

L'empire de Kalman l'infirmes extrait

Yehuda Elberg

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elberg, Y. (2013). L'empire de Kalman l'infirmes : extrait. *Moebius*, (139), 61–66.

YEHUDA ELBERG

L'empire de Kalman l'infirmes

(extrait)

11

L'événement se produisit très tôt le matin au tout début de l'hiver, quelques jours avant Hanouka. Il faisait encore trop sombre pour dire les prières du matin, mais plusieurs personnes étaient entrées à la synagogue pour entendre réciter quelques chapitres des psaumes et attendre le lever du jour. Tout à coup, quelqu'un détecta une odeur de fumée. Avant même que l'on put identifier la provenance de l'incendie, un sinistre craquement résonna : la maison de Kalman l'infirmes venait de s'effondrer sur elle-même, exactement comme si une bombe avait explosé à l'intérieur.

On découvrit Yosl coincé sous une énorme poutre. Kalman et Breindl de leur côté respiraient à peine quand des secours leur parvinrent. Le médecin de l'endroit fit du mieux qu'il put pour leur prodiguer les premiers soins et les fit aussitôt transporter jusqu'à l'hôpital de Loyvitch.

Les membres paralysés de Kalman n'avaient été atteints que de brûlures mineures là où son pantalon s'était déchiré. Il en allait tout autrement de la partie saine de son corps. Les os de son bras droit avaient subi maintes fractures, ses côtes en étaient ressorties broyées et son poumon droit, cruellement touché.

On pouvait se demander si, à part ses jambes, quelque chose chez Kalman était intact. Telle était justement la question qu'il se posait au moment où le médecin détailla devant lui la liste de ses blessures, jusqu'à ce que la réponse

vînt d'elle-même : il avait toujours sa tête à lui puisqu'il pouvait comprendre à quel point désormais il était devenu impotent. Nul doute qu'on devrait dorénavant le porter partout ou le pousser dans un fauteuil roulant. Si Yosl le *golem* n'avait pas perdu la tête... mais à quoi bon penser à tout cela ? Yosl n'était plus et la hache dont il s'était servi reposait sous des tonnes de décombres. En vérité, aux yeux de tous, il ne pouvait s'agir que d'un malheur envoyé du ciel...

Les membres brisés de Kalman guérèrent peu à peu et même l'état de sa cage thoracique s'améliora. Seules ses brûlures s'infectèrent au point de produire des plaies purulentes.

Breindl ne connut pas une convalescence aussi régulière. Ses jambes avaient été brisées en plusieurs endroits, mais là n'était pas le plus grave, affirmèrent les médecins. Son épine dorsale avait été rompue et on ne savait toujours pas si elle conserverait l'usage de toutes ses facultés. Elle voyait, elle entendait, comme le prouvait le fait qu'elle réagissait à tout ce qu'on lui demandait. Mais pas un murmure ne sortait de sa bouche, et on en venait à croire qu'elle avait peut-être perdu la capacité de parler.

Une cousine éloignée de Varsovie se présenta au chevet de Kalman. D'où pouvait bien venir cette personne dont il n'avait jamais entendu parler auparavant, et dont il ne connaissait même pas le nom ? Sa cousine comprit finalement que Kalman ne désirait pas vraiment partager ses souffrances ; elle s'était présentée afin de juger quelle distance la séparait d'un héritage éventuel, les journaux l'ayant informée de l'accident dont Kalman avait été victime, et ayant du coup mentionné les autres péripéties de sa vie et son intention d'ériger une centrale électrique.

Kalman ne se souvenait pas que quiconque fût venu à son aide quand, enfant, il était resté seul avec sa mère et avait été frappé par la maladie. Aucun membre de sa famille n'avait donné signe de vie non plus quand il était devenu orphelin de père et de mère, ni n'avait proposé de l'adopter afin qu'il bénéficiât de la présence autour de lui d'autres enfants. Un infirme n'attire jamais la sympathie, à moins qu'il ne soit le propriétaire d'une usine d'électricité.

Les rêves de Kalman commençaient à prendre forme. Ses manigances pour faire fortune, son projet de centrale pour la municipalité, tous ces plans avaient été conçus dans l'espoir que l'on parlât de lui un jour dans les journaux et que l'un ou l'autre exemplaire tombât entre les mains de son père. Si seulement celui-ci avait pu lire un reportage sur les exploits de son fils, sur ce garçon qu'il avait autrefois fui et qui était devenu riche à millions et propriétaire de sa propre usine d'électricité, peut-être en ressentirait-il une certaine fierté et sortirait-il du trou où le diable l'avait envoyé se faire pendre.

Kalman ne cessait de penser à son père. Lui manquait-il vraiment ?

Il n'y avait pas de quoi pavoiser pourtant. Si son père possédait encore un gramme de bon sens et s'il était encore en mesure d'exercer son jugement, il n'oserait sûrement pas se présenter vivant devant son fils.

12

Quand il n'était encore qu'un écolier inscrit au *heder*, Kalman s'était déjà rendu compte que la vie quotidienne se déroulait sans lui. Les autres garçons allaient jouer dans les champs, nager à la rivière ou patiner sur la glace, tandis que lui... Cela ne l'empêchait pas de connaître certains succès. N'avait-il pas construit de ses propres mains un traîneau de bois qui lui permettait de se déplacer dans les rues même quand elles étaient encombrées de neige ? « Un infirme avec des mains agiles », disaient les gens quand ils voulaient en dire du bien. Voilà comment il avait connu sa première heure de gloire.

Plus tard, lorsqu'il avait grandi, les jeunes de son âge avaient commencé à s'intéresser aux jeunes filles et celles-ci ne manquaient pas non plus de se déhancher à leur approche. S'il s'était trouvé une seule fillette qui se fasse belle pour attirer son attention, Kalman aurait été le premier à se mettre en quatre pour lui plaire. Tous les jeunes aimaient se vanter de leurs succès en amour, mais à lui aucune prétendante ne dévoila jamais ses charmes intimes ni ne l'encouragea à de tendres attouchements. S'il lui arrivait de rencontrer une jeune fille, dès qu'elle jetait

un œil sur lui, elle le regardait au pire avec répulsion, au mieux avec un air de pitié. Kalman cependant connaissait des trucs qui lui apportaient de brefs moments d'extase. Quand il traînait sur la place publique et qu'une jeune fille venait vers lui, il se laissait tomber sur elle comme par accident et aboutissait la tête sous sa jupe. Il avait aussi réussi à grimper dans un arbre, était resté caché pendant des heures dans les branchages jusqu'à ce que des fillettes vinssent se baigner à la rivière. D'autres fois, Kalman avait observé bien à l'abri, à travers une fenêtre ouverte, une jeune femme se déshabillant. Il lui était même arrivé de s'approcher en silence de la pièce en question et d'y jeter une souris vivante pour voir sa victime hurler de peur et s'enfuir à demi nue.

Pouvait-on conclure pour autant que Kalman tirait de ces incidents une véritable satisfaction? Le plus souvent, il lui restait une impression de vide, une sorte de creux au fond de l'âme. Il se consolait en se disant qu'il cherchait sans doute par ce moyen à se mettre en valeur, à leur montrer de quel bois il se chauffait. Mais que voulait-il prouver exactement? Et comment le percevrait-on en fin de compte? Plus Kalman en remettait, plus se logeait au fin fond de lui-même un sentiment d'impuissance.

Le fantasme relatif à son père constituait le volet le plus agréable de ses nombreuses rêveries. Il s'en trouvait comme nourri et stimulé. Voilà ce qui l'avait poussé à «s'associer» à Yosl, à feindre la banqueroute, à lancer un projet de centrale électrique... à se rompre les os.

Si toute cette publicité tapageuse dans les journaux pouvait lui ramener son père, il était préférable que ces retrouvailles surviennent à un moment où ses blessures seraient moins apparentes. Pour l'heure, jugeait Kalman, il n'avait rien de bien présentable. Déjà que son père l'avait abandonné à une époque où il n'était qu'à demi infirme...

N'empêche que la fortune pouvait transformer un simple bâtard en une personne respectable, et un infirme en un individu estimé. Quoi qu'il en soit, Kalman n'avait toujours pas trouvé la manière de récupérer ce qui était demeuré enseveli sous les décombres de sa maison. Il restait convaincu que des trésors dormaient paisiblement dans

cet amoncellement de ruines, une fortune dont nul ne soupçonnait même l'existence. Peut-être devait-il entourer le site d'une clôture ou le protéger en y installant quelque chien méchant. Mais ce serait une mauvaise stratégie que d'offrir pareils indices. Et même si on parvenait à lui voler tout ce qu'il croyait pouvoir trouver sous les poutres effondrées, il lui resterait de toute façon assez d'argent en banque pour achever la construction de la centrale.

Comment progressait son projet d'usine électrique?

Kalman savait fort bien qu'en ville, sous l'œil distrait de la police, on sciait à la base des poteaux qu'il avait fait installer pour suspendre des fils électriques. De toute évidence, les autorités municipales se désintéressaient de l'affaire. Elles n'avaient qu'à bien se tenir!

À l'hôpital, on tenta de le convaincre de rester tranquillement dans son lit, mais Kalman n'en fit qu'à sa tête. On loua pour lui un appartement à Dombrovke et une infirmière vint le soigner. Grâce à l'énergie qu'il y consacrait, il semblait bien que Kalman finirait par se sortir de l'impasse dans laquelle il s'était enfoncé. Même s'il était ardu de grimper sur des poteaux couverts de glace et d'y travailler à mains nues, la pose de fils électriques dans la rue Loyvitch avait repris à peine deux semaines après sa sortie de l'hôpital. Il y aurait au moins une artère bénéficiant du courant, jusqu'à ce que la température se montre plus clémente. On déplaça le lit de Kalman tout près de la fenêtre afin qu'il puisse contempler son œuvre.

Yehuda Elberg, *L'empire de Kalman l'infirm*, Leméac/Actes Sud, 2001 [1983], p. 68-73.

Traduit par Pierre Ancil.

Yehuda Elberg (Zgierz, 1912 – Montréal, 2003)

Né dans une famille de rabbins en Pologne, l'écrivain et activiste Yehuda Elberg a amorcé sa carrière littéraire lors de la publication, en 1932, d'une nouvelle dans le journal yiddish *Nayer Folks Blat* [La nouvelle feuille du peuple]. Partisan durant la Seconde Guerre

mondiale, Elberg a survécu en se cachant dans la forêt des environs de Varsovie, en plus d'aider plusieurs personnes à s'échapper du ghetto juif. Composée de dix-huit romans, son œuvre, fortement marquée par son expérience de l'Holocauste, dépeint un portrait de la vie juive durant l'entre-deux-guerres. Après être allé travailler quelque temps à Paris et à New York au lendemain de la guerre, Elberg émigre à Montréal en 1956, où il s'éteindra en 2003.